

LE FIGARO et vous



SPECTACLES
LA FRANCE
ENCHANTÉE
PAR LA COMÉDIE
MUSICALE **PAGE 24**



EXPOSITION
AU MUSÉE DU QUAI
BRANLY, LA FIERTÉ
RESTAURÉE
DES KANAKS **PAGE 25**



ÇA C'EST...
BRUXELLES !

Sébastien Lapaque

MENU ROYAL

OUVERTURE DU RESTAURANT
BISTRONOMIQUE LE SELECTO.

À Bruxelles, tout recommence toujours place Sainte-Catherine, quand midi sonne au clocher de l'église aux murs blancs, avec une soupe de poissons au fishbar Mer du Nord. Face aux maisons peintes en bleu, rouge, gris ou blanc, les platanes avaient perdu presque toutes leurs feuilles ; c'était l'automne, la saison de prédilection des mélancoliques. On se souvint que le peintre Philippe de Champagne était né ici. Qui le croira ? En lisant *Le Soir*, on eut des nouvelles d'Annie Cordy. On pensa à Louis Scutenaire et on se tint prêt à voir Blake et Mortimer surgir au coin de l'avenue.

Un enfant nous demanda : « Et le roi ? » C'est vrai qu'on avait changé : Philippe ! Plus loin, il y avait la rue de Flandre. Et tout au bout de la rue de Flandre, un restaurant dont nous pouvions bien savoir, avec certitude, qu'il serait le lieu de retrouvailles avec le temps perdu : le Selecto. Carpaccio de bœuf au parmesan, solettes de Zeebrugge, tartelettes au citron de Menton : notre bonheur fut tel qu'au sommelier, Jérôme Bellin, nous criâmes : « Vive le roi quand même ! » « Le roi Philippe, nous répondit Jérôme dans un français beau comme celui de Georges Simenon, heureusement qu'il est là. » Pour célébrer notre unanimité monarchiste retrouvée, il ouvrit un dernier flacon de la cuvée Sauvageonne du domaine des Griottes. N'en faisant qu'à notre tête, nous nous glissâmes doucement boulevard Anspach, jusqu'à la boutique Brûsel, en quête de lithographies inédites d'Hergé ou d'E. P. Jacobs. Mais il ne fallait pas rêver. Plus bas, sur le boulevard, il y avait la brasserie Moeder Lambic et quarante bières proposées à la pression, dont quelques Cantillon ; et, un peu plus loin, le Manneken-Pis : encore fallût-il le retrouver. Nous crûmes notre chemin perdu. Aux abords de la Grand-Place, une carte postale achetée chez un marchand nous permit de calligraphier notre état d'âme : « Bruxelles est tout petit, quand on s'aime comme nous d'un aussi grand amour. » Beaucoup plus tard, beaucoup plus loin, du côté d'Ixelles, il y eut Chez Max, coiffeur pour hommes, le restaurant décidément le plus drôle, le plus gourmand de la capitale. Le petit enfant n'était plus là. Ce fut à notre tour de demander : « Et le roi ? »

Ceci est un lustre

À partir du 12 novembre, cette création haute de 12 mètres, signée des frères Bouroullec, éclairera l'escalier Gabriel qui mène aux grands appartements du château de Versailles. **PAGE 22**

La fabrication du lustre a été confiée à Swarovski (photo réalisée dans les ateliers de l'entreprise autrichienne). L'œuvre monumentale est composée de 800 pièces assemblées par blocs de deux puis enfilées bout à bout.



Le nouveau lustre de Versailles

À partir du 12 novembre, le château accueillera dans ses murs la première œuvre contemporaine pérenne : une liane lumineuse réalisée par les frères Bouroullec.

PCATHERINE SAINT-JEAN
csaintjean@lefigaro.fr

Pour l'instant, l'espace monumental est vierge de toute intervention. Plus pour très longtemps. Dès le week-end prochain, l'escalier Gabriel, qui mène aux grands appartements, sera doté d'un lustre conçu par Erwan et Ronan Bouroullec. Ce n'est pas rien d'apporter sa touche personnelle à un château historique de cette envergure. Surtout lorsqu'il s'agit de faire entrer pour la première fois à Versailles une œuvre contemporaine appelée à y demeurer. « Lorsque nous avons été contactés pour le concours, nous pensions que ce projet n'était pas pour nous, assure Ronan Bouroullec. Nous n'avons jamais accepté de réaliser des pièces pour un endroit précis, et encore moins des pièces uniques. » Mais Versailles ne se refuse pas... Les deux frères ont donc relevé le défi, non sans mal : « Notre intention était de produire un objet singulier mais délicat parce que pérenne. La première difficulté a consisté à trouver le bon matériau. À l'époque, nous étions dans une période minérale. Nous avons imaginé des lustres très beaux mais qui ne convenaient pas pour le lieu. »

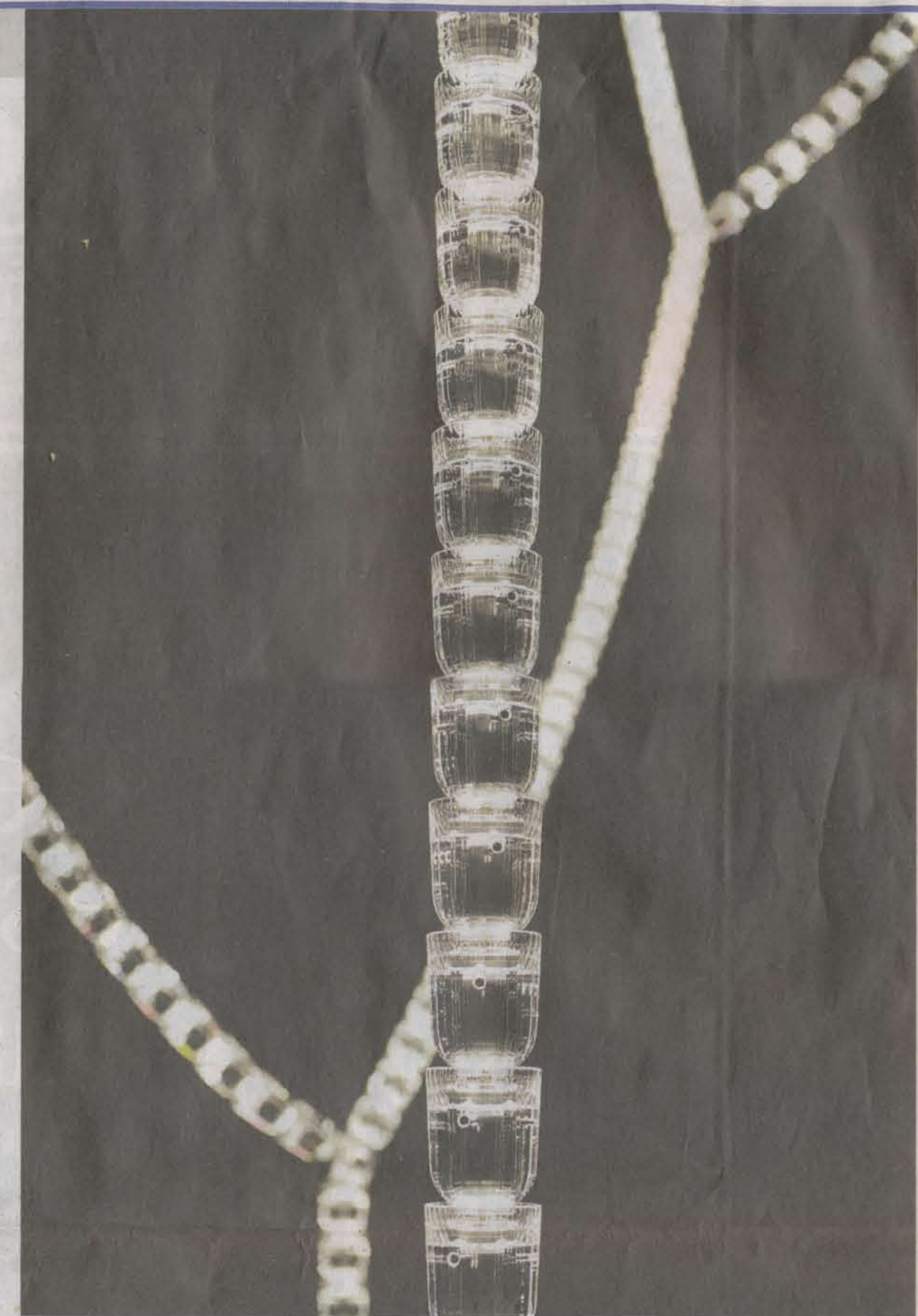
Après moult dessins et pratiquement un an de tergiversations, une idée émerge : « Nous devions présenter notre travail le 15 décembre, et ce n'est qu'une semaine avant le rendu que le cristal s'est imposé comme une évidence. »

Initié par Jean-Jacques Aillagon, le projet sera soutenu par Catherine Pégard, devenue entre-temps la présidente de l'établissement public du château : « J'aurais trouvé inconvenant de ne pas poursuivre. Cela a été une véritable émotion de découvrir leurs premières esquisses. L'idée d'un grand fil lumineux était déjà là. »

Et puis, cet escalier, on ne pouvait rêver mieux pour y placer une création du XXI^e siècle. Dessiné en 1772 par Ange-Jacques Gabriel, il fut achevé dans les années 1980. « Cela en fait une passerelle idéale entre le passé et aujourd'hui, poursuit-elle. La présence de l'art contemporain à Versailles est ainsi liée à la rencontre d'un projet avec le lieu. Ce sera encore le cas du bosquet du Théâtre d'Eau aménagé actuellement par le paysagiste Louis Benech, qui inclura des fontaines de Jean-Michel Othoniel inspirées par des chorégraphies de pas de danse imaginées pour Louis XIV. Ou encore avec l'architecte Dominique Perrault qui donnera une nouvelle entrée à l'aile Dufour, dédiée à nos visiteurs. » Les deux designers, eux, tiquent quand on parle d'art, d'œuvre, à propos de ce qu'ils considèrent comme un objet mobilier : « Il faut faire preuve de modestie, les visiteurs ne viennent pas au château pour voir une folie des Bouroullec ! Le lustre s'inscrit dans la continuité de notre travail : nous recherchons toujours la justesse. » D'où l'élégante simplicité apparente d'une pièce qui semble relever d'un jeu d'enfant dans son empilement de gobelets de cristal, façon collier de perles.

« Ici, la tolérance au défaut frise le zéro »

Restait à trouver l'entreprise capable de la fabriquer. Un nom s'est imposé : Swarovski. Les deux designers avaient déjà pu apprécier son efficacité lors d'une précédente création : une boule lumineuse réalisée à la demande du label autrichien. « Elle a été développée en six mois, quand normalement il faut deux ans. » Et puis, un lien de longue date lie Swarovski à Versailles, qu'il accompagne depuis trente ans dans les questions d'éclairage. « C'était un challenge de réaliser ce projet, mais nous sommes toujours intéressés par ceux qui nous permettent d'aller de l'avant, se réjouit Nadia



Détail du lustre composé de gobelets en cristal fabriqués par Swarovski. STUDIO BOURULLEC

Swarovski, membre du comité exécutif. Il a fallu un an de recherche à nos ingénieurs pour venir à bout de toutes les difficultés techniques. Autant vous dire que nous en avons pleuré en le voyant monté pour la première fois dans nos locaux. »

En Autriche, à Wattens, une trentaine de personnes ont planché sur le sujet. Des gobelets en cristal jusqu'aux têtes des vis, en passant par les pièces métalliques qui accueillent les câbles, tout a été dessiné, pensé dans les moindres détails et fabriqué exclusivement pour le lustre. « Ici, la tolérance au défaut frise le zéro », estime Ronan Bouroullec, soit 800 pièces assemblées

par blocs de deux avant d'être enfilées bout à bout sans se toucher pour conserver à l'ensemble la fluidité d'un collier dont la partie technique demeure invisible. Une vraie prouesse qui a exigé toute la compétence d'équipes rompues non seulement aux desiderata de la création - la marque signe des sacs et des bijoux en cristaux -, mais aussi à une haute précision acquise dans l'optique, l'autre spécialité maison.

Selon Ronan Bouroullec, la lumière est généralement très mal traitée dans les bâtiments. « Elle claque trop. Notre lustre éclaire volontairement peu. Il faut se rappeler que Versailles était éclairé à la bougie. Quand on maintient une pénombre, on ne sait pas où le lieu finit... Cela agrandit encore l'espace. » Pas sûr que l'escalier Gabriel ait besoin de ce subterfuge : avec ses quelque 25 mètres de hauteur sous plafond, il en impose. Mais, sans nul doute, cela ajoute encore un peu plus de magie, et de la poésie aussi, à cette liane dont on ne peut deviner d'où provient la source lumineuse. « Pour réussir cela, nous avons eu besoin de spécialistes des LED, de spécialistes de la complexité, de spécialistes de tout », s'amuse le designer.

À la recherche de la courbe idéale

Comme souvent avec les Bouroullec, la recherche de la courbe idéale s'est faite de manière empirique. « À l'agence, nous avons commencé par acheter des grilles auxquelles nous avons suspendu des chaînettes pour voir comment elles se comportaient, puis changé les hauteurs pour obtenir l'arborescence juste. » S'ensuivra une maquette réalisée avec une grosse chaîne aux maillons de plastique que les deux frères feront suspendre à Versailles pour trouver le bon équilibre en grandeur réelle. « Depuis le début, notre travail consiste à épurer, insiste Ronan Bouroullec. Le dessin initial était bien plus complexe. »

Le seul aspect qui a échappé à ces deux Bretons pointilleux, c'est la réflexion de la lumière sur les murs. Comme tous les visiteurs, ils pourront juger de l'effet dans un peu plus d'une semaine, lorsque le lustre aura enfin pris possession du célèbre escalier. ■

12 mètres

La hauteur vertigineuse du lustre. Sa liane lumineuse, fixée par quatre points en carré, donnera l'impression de traverser le plafond.

500 kg

Son poids de cristal.

800 pièces

C'est le nombre de pièces qui composent le lustre. Aussi précieuse qu'un bijou, chacune d'elles a été emballée séparément pour être acheminée à Versailles.

LES SURDOUÉS DU DESIGN

Cappellini. Vitra. Ligne Roset. Magis. Kreo... Les éditeurs de mobilier et les galeries de design les plus pointues font depuis belle lurette appel à leurs talents. En dix ans, Ronan et Erwan Bouroullec ont imposé leur style épuré jusque dans les plus grands musées du monde, le Design Museum de Londres et le MoMA à New York, entre autres. En mai dernier, à Paris, celui des Arts décoratifs leur a laissé carte blanche pour investir sa grande nef. Et, en octobre 2011, le Centre Pompidou Metz accueillait une première monographie de leur travail. Cette même année, le salon Maison & Objet les consacrait créateurs de leur édition de janvier dans la catégorie « Now ! Design à vivre », celui de Milan les gratifiait de son Compasso d'Oro, et ils remporteront le concours qui allait leur ouvrir les portes de Versailles. Un parcours sans faute pour les frères bretons, formés aux Arts déco pour l'un, aux Beaux-Arts de Cergy-Pontoise pour l'autre. Ces deux-là doivent leur succès à la flexibilité de créations qui non seulement meublent, mais surtout structurent l'espace. Voir les modules Cloud (Cappellini), Algues (Vitra), les tuiles textiles imaginées pour Kvadrat qui permettent à l'envi de dessiner des motifs muraux et des cloisons mobiles, ou encore leur canapé Alcôve dont le dossier exagérément élevé définit une bulle privée. Leurs idées, ils les griffonnent à quatre mains sur les cahiers qui les accompagnent en permanence. Certains de ces dessins, saisis au vol de leur inspiration, ont d'ailleurs fait l'objet d'un livre. ■



Erwan et Ronan Bouroullec ont imposé leur style épuré jusque dans les plus grands musées du monde. PIÈRE OLIVIER DESCHAMPS

C. S.-J.